Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 21 (1995)

Heft: 3

Artikel: Les gangs et le Basket-Ball dans les Barrios de Caracas

Autor: Pedrazzini, Yves

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814779

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz. Z. Soziol./Rev. suisse sociol., 21 (3), 1995, 633–650

LES GANGS ET LE BASKET-BALL DANS LES *BARRIOS* DE CARACAS (VENEZUELA) : UN ESSAI D'ANTHROPOLOGIE MÉTROPOLITAINE

Yves Pedrazzini
IREC – Département d'Architecture,
Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne

Les gangs, grâce à leur irruption récente au niveau planétaire (lors, notamment, des émeutes de Los Angeles en 1992), font partie des figures-clés de la métropole. Appuyé par l'industrie du disque et du clip – la *gangsta music* –, les films noirs (de peau), les play-off de la NBA, le jeune gangster a imposé sa culture ou du moins ses apparences, son look, sa violence et sa «modernité» aux quatre coins des Amériques et d'Europe ... Malgré cela, Hollywood continue à croire que les gangs ne sont que des marchands de crack, avec des bonnets de laine et des Nike «Air» Jordan, sauvages de l'*underclass*, barbares urbains plus ou moins cinglés – vivant à 200 à l'heure *una vida loca* explosive. Sous les tropiques et dans l'hémisphère sud, les clichés sont tout aussi nombreux mais diffèrent. La télé nous montre les favelas de Rio parcourues par des gamins torse nu et en shorts, armés de longs revolvers, attaqués au fusil-mitrailleur par des policiers en gilet pare-balle, version institionnalisée de la sauvagerie moderne. Mais à Rio comme à Los Angeles, on ne nous montre pas encore d'images justes des bandes d'adolescents, mais «juste des images». Ces habitants extrêmes de la métropole ne sont jamais *vus*, ils ne sont que *revus et corrigés* au montage, transformés – comme les trois quarts du monde – en *chair à télévision*. A Caracas, qui se trouve entre Rio et Los Angeles, les bandes tiennent à la fois des gangs de favelas brésiliens et des gangs noirs du ghetto. Pourtant, derrière la flagrance de l'image meutrière, nous voudrions montrer en quoi le gang est avant tout une association sportive, dont le lien social est véhiculé par le ballon orange et inscrit d'abord sur la *cancha* (*playground*).

Dans les barrios[1] de Caracas, le basket est roi, mais un roi de cour des miracles puisque ses appartements sont dans la rue – sont la rue elle-même. Contrairement au reste de l'Amérique Latine, ce n'est pas le dieu *futebol* qui règne sur les quartiers populaires. A cela, plusieurs explications : l'arrivée des yankees fondant dès les années 20 sur les champs de pétrole et imposant le base-ball (bientôt nommé *beisebol*) aux classes ouvrières vénézueliennes; puis les dispositions physiques des habitants du barrio – «sautant mieux que les

1 Quartiers populaires auto-construits, connus au Brésil sous le nom de *favelas*.

blancs» – et spatiales du barrio lui-même, dont la densification forcenée a laissé le basket s'approprier en exclusivité la peau de chagrin des espaces collectifs; en ce qui nous concerne, nous y verrons encore le résultat d'une *relation* forcée entre un «peuple» – celui du barrio – une «religion» – celle du *malandraje*, criminalité populaire rusée – d'une pratique – celle de la force et de la vitesse –, et d'un «lieu du culte» – le barrio.

Pour le vérifier, nous avons mené une étude dans un *barrio* de Caracas, selon les méthodes de l'anthropologie[2], c'est-à-dire une pensée de l'autre, considéré comme une figure de l'ici et du maintenant (Augé, 1992). «L'autre» est une figure forcément multidimensionnelle. Dans notre étude, l'autre est en veine d'altérité : il est en effet triplement autre, à la fois autre exotique, autre social et «autre de l'autre», dans l'exotisme et la socialité. Le membre d'une bande du barrio est exotiquement autre pour nous qui le cherchons d'ici, d'en-Suisse, il est socialement autre pour les classes dominantes et moyennes – les universitaires aussi en principe – et enfin, il est l'autre (en négatif) pour ces autres que sont les habitants du barrio qui ne font pas partie d'une bande. Le membre d'une bande, *pandillero* ou *gang-banger,* est l'autre absolu. Il est à la fois altérité, et produit de l'altération du barrio et de la métropole, des territoires devenus *autres*. Mais cette altérité absolue ne suffit pas à en faire une figure homogène. Si nous ne considérons la bande que comme un groupe social autre, nous oublierons en quoi elle est aussi de l'ordre de l'identique et du semblable. Elle est «comme le barrio» et «comme la métropole latino-américaine». C'est donc d'un point de vue paradoxal, autre et semblable, qu'il faut analyser les gangs de Caracas. L'étude de la *culturation sportive* du barrio nous offre ainsi l'occasion d'une approche renouvelée des pratiques populaires urbaines, de la «ressemblance» comme de l'altérité du gang.

Une telle approche *renouvelée* nous oblige à pratiquer une sociologie elle aussi renouvelée, dotée d'une nouvelle méthodologie, métisse de l'anthropologie et des histoires de détectives, que nous avons baptisée *sociologie d'urgence* (Pedrazzini et Sanchez R., 1992), une sociologie que nous souhaitions aussi musculaire que cérébrale (on devine donc le caractère fatal de notre rencontre avec le monde du basket des barrios). Mais au-delà de la *cancha*, c'est bien l'urgence de la métropole qui nous intéresse, la culturation chaotique d'une

2 L'étude présentée ici prolonge une recherche menée au Venezuela, dans les barrios de Caracas, entre 1988 et 1994, et portant sur la «culture d'urgence» des *malandros* et des bandes d'adolescents (Y. Pedrazzini et M. Sanchez R., 1992). Cet article est par ailleurs la version écrite de la communication présentée lors du Congrès de la Société Suisse de Sociologie «Pratiques sportives et sociétés», Institut de Sociologie, Université de Zurich, 20 et 21 octobre 1994. Cette version a bénéficié des relectures attentives et amicales de Christophe Jaccoud et Eliane Perrin.

civilisation urbaine contemporaine, doublée aussi d'une tentative pour sortir les gangs du champ de la criminologie, pour sortir – par suite – l'étude du barrio du champ de la sociologie de la déviance.

1. Les gangs, le malandro, la violence, le sport et le *malandraje*

A l'urbanisation du monde contemporain correspond une *urbanisation* des pratiques sportives. Le sport, tant amateur que professionnel, est à considérer en fonction de sa spatialisation dans la ville. L'ancienne structure urbaine, qui, de la ville médiévale à l'agglomération post-industrielle, déterminait les formes de l'espace construit, a fait place à un processus de déstructuration, particulièrement à l'oeuvre dans les métropoles d'Amérique Latine. Cette *déstructuration urbaine* (Pedrazzini et Sanchez, 1992) nous oblige à reconsidérer les deux ou trois choses que l'on croyait savoir de la ville. La planification urbaine n'est qu'une idéologie appliquée, mais qui, aujourd'hui, parvient moins bien qu'une autre à rendre compte de la situation métropolitaine. Moins, par exemple, que la théorie du chaos (Gleick, 1989), dont le transfert métaphorique à l'étude de la dynamique urbaine semble s'avérer particulièrement adéquat, l'espace métropolitain étant une conjonction d'ordre et de désordre, de linéarité et de discontinuité (Pedrazzini, 1994).

Le basket de barrio (*baloncesto*) est ainsi un sport du chaos et indéniablement métropolitain, surtout quand il est pratiqué par un gang, qu'il faut en effet situer par rapport au contexte chaotique urbain. Il faut comprendre cette pratique comme une métaphore musculaire de ce chaos. Le chaos est un principe organisateur de la métropole, et c'est également sur le mode chaotique – c'est-à-dire non prévisible – qu'est organisé le «championnat» de basket dans les barrios.

1.1 Basket, sport d'urgence

On ne peut pas isoler la pratique populaire du basket de son contexte culturel, en l'occurence la *culture d'urgence* dans laquelle se trouve plongé l'ensemble des habitants des barrios de Venezuela depuis une dizaine d'années. Cette culture d'urgence, ensemble de valeurs, règles et pratiques adoptées dans la situation imposée par la crise urbaine, constitue la toile de fond de la sociabilité du barrio, dont les pratiques sportives *gangsta* ne sont qu'une expression parmi d'autres (telles que l'économie informelle, l'invasion de terrain et l'auto-construction, la musique afro-caribe, le «grand-matriarcat», l'absence des pères,

les mères adolescentes, la narco-socialisation des enfants ...). Il ne saurait y avoir un basket «formel» là où toutes les vérités – économiques, culturelles, sociales – sont relatives et provisoires, comme la vie elle-même. Pour qu'un «vrai» championnat s'instaure dans les barrios, il faudrait que les organisateurs et les joueurs soient sûrs d'être en vie d'une semaine à l'autre, sûr aussi qu'entre deux parties, l'espace de jeu n'aurait pas été sauvagement urbanisé ou déblayé par les bulldozers ...

Mais la culture d'urgence est aussi le résultat d'une socialisation qui ne doit plus rien aux modèles traditionnels, famille, école, travail ... Ceux qui ont compris – et qui appliquent apparemment sans états d'âme (c'est bien sûr une apparence) – les nouvelles règles du jeu de l'urgence sont les malandros, bandits sociaux de quartiers, et les gangs. Leur manière de pratiquer le sport est irrémédiablement marquée par l'application de ces règles de conduite sociale. Le basket malandro est une coïncidence de vélocité, de dureté, de machisme et de cette invention roublarde qu'est le *malandraje*, la «filouterie ailée» du barrio dont les malandros sont les génies du lieu. Dans la ville latino-américaine, qui est aujourd'hui un système social improvisé et en improvisation permanente, les malandros, caïds de la débrouille individuelle, ne sont pas des marginaux, bien qu'ils agissent en dehors des règles formelles de la société et soient porteurs des paradoxes de la métropolisation – être à la fois *surmoderne* et archaïque – des vertus de la créolité comme des vertiges de son chaos. Pour saisir ensemble l'essence et la «morale» du *baloncesto*, il faut chercher quelles sont ses vertus créoles et ses vertiges chaotiques et y voir le jeu désespéré ou espéré de jeunes gens en vie mais précipités dès la naissance vers un destin tragique de *pistolero*. Car malgré la fulgurante présence du *streetball*, c'est quand même sa violence et ses gens les plus violents qui ont fait la visibilité actuelle du barrio – les malandros, les bandes, mais aussi les policiers – et ses victimes ordinaires qui donnent aux fins de semaine de Caracas des aspects de guerre civile[3].

1.2 Bandes, gangs et autres associations de jeunes

Depuis que le mot de «gang» a été remis à la mode par les rappers américains, de nombreux pseudo-gangsters hantent les salles de sport, les terrains de basket ou les studios d'enregistrement de New York ou Chicago. On ne saurait considérer comme membre d'un gang tout black ou chicano porteur d'une

3 Si ce n'était la couverture de presse internationale inexistante, on saurait que la Troisième Guerre mondiale a déjà commencé loin de Sarajevo, dans les barrios d'Amérique Latine, et qu'elle fait des centaines de morts tous les jours. A Caracas, ce sont plus de 30 homicides que l'on dénombre chaque semaine.

casquette de base-ball et d'un survêtement de jogging, mais l'ampleur du phénomène est cependant indéniable. L'analyse dans les années 50 de la figure du gang comme organisation plus ou moins formelle, faite en termes de déviance et de délinquance juvénile, la met très tôt en relation avec les phénomènes émergeants de métropolisation, dans une perspective inaugurée par l'école de Chicago et poursuivie par les plus grands sociologues américains. Avec le triomphe de l'urbanisme des barres et des grands ensembles et les phénomènes corollaires de concentration de populations ouvrières, étrangères et jeunes, les bandes deviennent un sujet d'actualité en Europe aussi. Aujourd'hui, le «malaise des banlieues» a permis de repérer un «gangstérisme» adolescent à la française, encore «soft» mais qui pourrait déboucher bientôt sur des modes d'expression plus radicales. Les casseurs sont peu nombreux et n'agissent qu'en de rares occasions, mais avec le chômage des jeunes et l'augmentation du trafic de drogues, on pourrait voir à la périphérie des grandes villes de France, d'Espagne ou d'Angleterre des situations proches de celles que connaissent les ghettos américains (Dubet, 1987; Jazouli, 1992; Wacquant, 1993). Cependant, ni en France ni aux Etats-Unis, les jeunes des quartiers populaires ne connaissent la situation des enfants nés dans les barrios de Medellin, de Caracas ou dans une favela de Rio de Janeiro (Pedrazzini et Sanchez R., 1993).

1.3 Les bandes du barrio, l'éternel histoire de l'amour et de la haine ...

Socialement «séparés» du barrio, mais en partageant intimement l'espace avec les autres habitants, une partie des adolescents se sont regroupés en bandes armées. Ils y trouvent l'occasion d'affirmer leur identité masculine et un désir de pouvoir dont l'enfermement dans les étroites limites du barrio avive la violence, dessinant une carte informelle mais rigoureuse des territoires de la métropole. L'obsession des bandes pour le contrôle de l'un de ces territoires les amène à mettre en péril le lien social communautaire. C'est que leur vie n'a désormais d'autre ancrage que deux ou trois rues, dont le parcours toujours répété – avec arrêts prolongés à certains endroits privilégiés, dont le terrain de basket – marque le cycle des heures et des jours. Le trafic de drogue n'est que l'un des moyens de renforcer la routine de ces parcours qui prennent parfois l'allure de patrouilles militaires; il n'en est ni le fondement ni le centre, mais l'un des moments (moments-clés, tout de même).

Cette illégalité, tout comme leur radicalisation, est décidée et assumée. Eux aussi affectés par la crise, ces jeunes gangsters n'ont par contre pas les mêmes moyens que d'autres d'y faire face : il n'ont pas eu de vraies possibilités d'aller à l'école, du moins d'y trouver un enseignement présentant un quelconque intérêt, et ont souvent refusé de poursuivre leur scolarité au-delà de 14 ou 15

ans, convaincus que la vie est brève et le savoir utile bien trop long à acquérir en comparaison. De plus, le peu de moyens dont disposent les familles ne permet souvent de n'envoyer à l'école que l'un des enfants les plus jeunes, les aînés se débrouillant pour les nourrir. Dans ces conditions, comment espérer terminer une formation supérieure et réussir à vivre de manière «acceptable», quand l'on sait que même les employés du tertiaire ne parviennent plus à joindre les deux bouts ? Les gens sans histoires sont des morts de faim, les autres des morts tout court.

Si les membres des bandes en arrivent dès lors à rompre avec leur famille, c'est moins parce qu'ils se sont brouillés avec leurs parents que par désir de casser la logique de la faim qui a conduit leur existence pendant les dix ou quinze premières années de leur vie. Il est difficile de gagner sa vie en étant pauvre. Ce n'est pas un pléonasme, c'est un constat que certains ont tôt fait d'inverser : *il est plus facile de gagner sa vie en étant riche*. Il faut donc commencer par avoir de l'argent et les choses iront beaucoup mieux ! Pour quelqu'un qui a de l'argent, ce n'est pas grave de ne pas avoir de travail. Au contraire, ça laisse de longs après-midis pour le dépenser. Bien sûr, le résultat est que l'espérance de vie des enfants est inférieure de vingt ou trente ans à celle des parents. Mais, disent les enfants, que vaut l'espérance de vie de gens sans espoir ? Pas une année de plus que celle des désespérés que nous sommes mais qui s'amusent de la brièveté même de leur vie et de la vitalité d'une jeunesse vécue les armes à la main. Un tel choix a quelque chose d'élitaire. C'est pourquoi les bandes affrontent presque toujours d'autres bandes (ou cette super-bande qu'est la police), et rarement les habitants du barrio. Les bandes ennemies sont généralement celles du barrio voisin, mais ce sont de plus en plus souvent des bandes d'un autre secteur du même barrio («partie basse» contre «partie haute»), ennemies pour des questions de contrôle du territoire, de deal ou d'interminables règlements de compte.

Cependant, malgré leur comportement violent, malgré même les risques que constituent pour la communauté certaines de leurs activités et les règlements de comptes infinis qu'elles supposent d'une mort à l'autre, d'une ruelle à l'autre –, il est rare que les membres des bandes soient haïs au point de provoquer une «expulsion» du barrio ou une dénonciation formelle à la police. Ce n'est pas seulement par peur de représailles mais aussi que tout habitant du barrio se sent toujours un peu solidaire de ces enfants perdus dont la vie brève et violente, plus qu'une menace, est perçue comme le reproche fait aux aînés d'avoir «permis» la misère du barrio. Et lors des nombreuses funérailles qui terminent ou commencent la semaine, les jeunes *pandilleros* sont toujours veillés par de nombreux habitants du barrio. Le fait qu'il y ait des crimes violents dans le barrio ne veut pas dire qu'il y ait des *criminels* violents, moins encore de

«monstres». La violence des bandes est le produit d'une socialisation, elle n'est pas une déviation pathologique. C'est rassurant pour l'état mental des jeunes du barrio, mais beaucoup plus tragique quant au destin promis à la métropole.

Les bandes répondent à deux besoins essentiels de l'adolescent. D'une part, donner une image publique de force, de virilité et de pouvoir, d'autre part définir avec les autres membres du groupe une identité collective, marquée par des comportements de solidarité. Jusque là rien de surprenant : tout gamin se socialise, en partie au moins, dans une bande de quartier. L'absence de statut social «de naissance» amène le futur *pandillero* à acquérir, par la bande, une identité, un statut. Mais peu enclins aux demi-mesures, les membres des bandes s'imposent en s'affrontant violemment au système qui ne leur propose rien, représenté à la fois par «les riches» des beaux quartiers, mais aussi par le barrio. Le problème pour l'adolescent n'est pas le fait d'appartenir à une bande mais la certitude que la bande va résoudre les problèmes insolubles par les mécanismes habituels. Dans le vaste panorama des misères de Caracas, la bande exerce sur le jeune «déstructuré urbain» une attraction maximale, malgré le destin violent et la mort qu'elle promet à brève échéance (ou peut-être *à cause* de cette mort ?) et à cause de l'extrême fascination qu'exercent les armes sur la génération montante.

2. Les liens sociaux d'urgence des gangs

L'adolescent qui entre dans une bande du barrio choisit de renoncer en partie à la sociabilité communautaire. Par suite, son système de valeurs fait évidemment peu de place au respect de la famille et de la communauté. Il n'exclut cependant pas la solidarité réelle entre membres d'une bande, ce qui se traduit à l'extrême par les règlements de comptes en série, une mort en vengeant une autre, mais annonçant aussi la prochaine vengeance. Au delà de l'image individualiste que banalisent les médias, les bandes sont surtout à comprendre à partir de ce caractère de collectivité minimaliste, construit autour d'une fondamentale et totale solidarité masculine, virile et adolescente à la fois, très ritualisée, qui entraîne souvent des démonstrations exagérées et armées (Fonseca, 1984) et qui se prolonge jusqu'aux rituels mortuaires (peintures murales, enterrements joyeux – mais peut-être sont-ce déjà là les mythes et légendes du barrio), mais dont l'expression la plus typique reste les parties de *baloncesto*.

Où qu'il naisse et qu'il grandisse, tout être humain est un être social, qui sera formé par les valeurs et les pratiques d'une culture et des habitus d'un

groupe. Mais un autre agent socialisateur important est l'environnement lui-même : le milieu urbain est signifiant, son désordre apparent prépare la compréhension du caractère paradoxal de la vie et, à Caracas, l'enfant l'apprend le plus souvent dans la douleur. Mais la métropole n'étant qu'un amas de poutres d'acier, vieux camions, ponts d'autoroutes, métros suspendus, boîtes de bière vides, chiens écrasés et autres panneaux publicitaires géants, ce sont les bandes qui vont ensuite prendre le relais de ce processus de socialisation de l'enfant du barrio. Elles s'imposent un peu partout où s'affirme la métropole comme culture archétypale de la modernité, au moment où son inachèvement se change en échec global. Les jeunes qui rejoignent ou décident de former une bande, le font d'abord en raison du manque d'alternatives, choisissant par défaut et non par goût de se socialiser dans la rue (ruelles du barrio et avenues). Les liens familiaux, sans que l'on puisse en désigner le coupable, se sont distendus, puis déliés. En l'absence du père, le modèle parental cloche, quels que soient les efforts de la mère pour protéger ses enfants du *malandraje*. La figure paternelle sera assumée collectivement par l'ensemble des membres de la bande, l'idéal de vie divertissante et aisée qu'elle propose se transformant en modèle éducatif avec les premières rentrées d'argent. La bande, quelle que soit sa réussite réelle, est une négation de la misère ambiante. La vie de rue est une vie «choisie» qui nie les conditions d'extrême pauvreté qui, elles, n'ont pas été choisies. On sait cette vie violente et courte, inscrite dans le cercle étroit du barrio dont on ne veut ni ne sait comment s'échapper. La partie, à l'exception de quelques escapades en moto, en ville ou à la plage, se joue tout entière dans le barrio. La violence lui donne son allure générale, le règlement de comptes est la façon normale de régler les affaires courantes, et qu'il s'agisse d'histoires d'argent, de drogue ou d'amour, ce sont des histoires *territoriales*. Cependant, malgré cette violence qui tend à colorer l'ensemble des espaces de sociabilité du barrio, sport y compris, la rupture entre bandes et communautés n'est jamais que partielle, puisque les *pandilleros* continuent à vivre dans le barrio malgré leurs méfaits. Mais le *pandillero* a rompu avec le modèle de l'habitant du barrio travailleur, ouvrier, et avec une certaine mentalité militante ou revendicatrice. La rébellion du jeune membre de bande n'est pas une revendication sociale ni politique. C'est bien plus sa non appartenance à un tel modèle qui n'a pas fait ses preuves (un modèle «misérable»), le modèle des aînés, des pauvres, des crève-la-faim – qui est de fait une révolte ... C'est avec les valeurs les plus «conservatrices» ou «bourgeoises» d'une certaine partie des habitants du barrio que la bande rompt : quel *pandillero* est intéressé par le modèle traditionnel de travail, famille, patrie, qui, s'il n'était pas si inapplicable, n'en serait pas moins inacceptable ? La violence, l'homicide, le risque, la *vida deprisa*, – mais aussi le triomphe du «loisir» sous la forme du culte voué au *baloncesto* – nient globalement les valeurs «bourgeoises» de travail, d'épargne

et de modération et fondent un nouveau système de valeurs, une nouvelle culture, d'urgence et de rage, trouvant dans le basket la concrétisation réelle bien qu'éphémère des efforts fournis : on gagne en se battant et en étant le meilleur, voilà tout ...

3. Le basket-ball, *culturation sportive* du barrio

Machisme, précipitation, roublardise, respect, sport ... : les valeurs et pratiques des bandes ont engendré une culture particulière et inédite dans les mondes urbains contemporains. La culture des gangs n'est pas une culture «comme une autre» et il ne s'agit donc pas de démontrer, d'un point de vue *culturaliste*, que les gangs sont *cultivés*, mais de dire comment, en l'inventant, ils sont à l'origine d'une *culturation violente du barrio et de la métropole*, au-delà de la culture populaire urbaine «traditionnelle» (venue de la campagne), et à l'encontre de la «basse» acculturation (américanisation) des classes moyennes et supérieures, et de la «haute» acculturation (francisation) des intellectuels et des artistes.

Cette culturation est créole et chaotique, en cela qu'elle est le produit contemporain de l'emmêlement des races et des cultures urbaines et l'issue paradoxale de la non linéarité sociale et spatiale de la métropole. Et pour mieux comprendre cette culturation, il faut considérer – à l'intérieur de la culture d'urgence – le basket du barrio comme indicateur d'un fait social total. Une relation particulière existe à ce titre entre l'espace physique du barrio et le basket tel qu'il s'y joue (moins qu'une altération des règles, c'est plutôt une démultiplication des rythmes, des mouvements et des enjeux qui définit le basket des gangs). L'adéquation entre ce jeu et ce lieu est totale et aucune autre relation ne lui est substituable. Dans ce cas, *l'effet de lieu* (Bourdieu, dir., 1993) est flagrant. En reprenant notre théorie appliquée du chaos, on dira alors que – d'un point du vue fractal – le basket est «comme le barrio» et le barrio est «comme la métropole»; le basket est donc «comme la métropole», c'est un jeu créole et chaotique, un arrangement rusé avec une société difficilement prévisible; c'est un sport, biensûr, mais pour y exceller, il faudrait être (on le croit en tout cas) noir, urbain et roublard, être donc – ne serait-ce qu'au niveau des apparences – un malandro. On ne saurait isoler les parties de basket de ce tout-monde chaotique qu'est Caracas, ni les séparer de cet empilement de morales pratiques qu'est le système de valeurs malandro.

De ce système souvent paradoxal, les valeurs du sport sont les plus connues et les mieux partagées : adresse, rapidité, invention, «sens du jeu» et du placement, drôlerie, force physique, roublardise, etc. Dans les barrios de Caracas,

le basket-ball – comme le *futebol* de *pelada* des favelas du Brésil – est une première et exacte application des qualités nécessaires à faire un bon malandro[4] :

> *Ce sont les bandes qui organisent le tournoi, c'est bien, parce que ça signifie la participation des jeunes du barrio. Mais ce n'est pas un tournoi où le meilleur gagne, mais le plus combatif [el más bravo], celui qui applique la méchanceté, la vitesse. «Non, non, c'est moi qui ai gagné !» – et comme il n'y a pas d'arbitre dans ces tournois de basket, mais arbitre celui qui est là, ce qui se passe donc c'est que s'applique là aussi la loi du plus dur.*
>
> (Carlín, 50 ans, dirigeant municipal, barrio Marín, avril 1993)

C'est pourquoi même sur un terrain de basket, les choses peuvent dégénérer :

> *Tu vas jouer sur le terrain de la Charneca, mais les gars qui y jouent déjà ne sont pas contents de te voir arriver, peut-être parce qu'une de leurs filles te plaît, ou alors t'es meilleur qu'eux et tu vas leur enlever la réputation qu'ils ont là-bas. Ils se disent qu'est-ce que ces mecs viennent faire ici, qu'ils restent dans leur barrio, s'ils reviennent, on les attaque, et c'est ce qu'ils font. Ils te volent tes souliers. Ah, bon ? tu veux me voler, d'accord, je vais chercher mon flingue, etc. C'est la fusillade. Ah, tu fais chier mon frère ? alors je prends aussi mon flingue, et voilà comme ça commence. Machin a attaqué ma mère, machin a volé ma soeur. C'est comme ça que naissent les problèmes.*
>
> (Chipi, 21 ans, ex-pandillero, La Charneca, printemps 1991)

Malgré ces glissements toujours possibles, c'est par le sport que les malandros restent intégrés à la communauté :

> *Mon fils travaille à Horno de Cal à la réinsertion des malandros, même que ça fait causer les gens. Il monte là-bas et parle aux pistoleros, leur conseille de laisser tomber et de se mettre au basket ...*
>
> (Teresita, 62 ans, habitante du barrio Marín, décembre 1993)

---

4 Mais cette capacité au malandraje empêche souvent le passage du play-ground au sport professionnel. C'est surtout le sens de l'indépendance et l'individualisme forcené du sportif-malandro qui ne lui permet pas de réaliser la carrière professionnelle à laquelle ses aptitudes réelles le destinaient. Mais c'est aussi ce qui fait de ces joueurs des vrais figures *populaires*. On le voit dans le basket américain aussi, et le football brésilien ou colombien avec des figures «créoles» telles que Romario, Valderrama, Asprilla, qui s'accommodent assez mal de la discipline européenne. Seul Maradona a su devenir un héros européen, mais c'était à Naples, et l'histoire sportive a finalement tourné à l'histoire de drogue, dans le plus pur style napolitain. Sur ces rapports paradoxaux entre sport et malandraje, voir notamment : Da Matta (1982); Dini (1994); Leite Lopes et Maresca (1989) et Leite Lopes et Faguer (1994). Voir aussi sur la boxe : Wacquant (1989).

Enfin, il y a les valeurs du *malandraje* proprement dites, à la fois la ruse, la capacité d'improviser dans les situations dangereuses sans perdre son humour[5], et bien évidemment le degré de «professionnalisme», le choix des coups fructueux, afin d'offrir aux admirateurs de quoi alimenter la légende. Une partie de *baloncesto* est le temps et le lieu idéaux pour exiber les valeurs du *malandraje* : les occasions sont nombreuses de faire des prouesses et il y a toujours des filles à épater au bord du terrain (mais attention : elles savent se moquer aussi !).

Dans les années 60, le *malandraje* s'exprimait le mieux dans les fêtes du barrio : sens du rythme, connaissance des pas à la mode, fringues de princes nègres en exil au royaume des travailleurs, coupes de cheveux afro-révolutionnaires et poches bourrées d'herbe, la roublardise épousait les formes musicales de la «salsa sociale» de Willie Colon, Hector Lavoe et Rúben Blades. Les années 90 ont érigé le basket en expression absolue du *malandraje* «soft». D'ailleurs, n'appelle-t-on pas «Jordans» cette nouvelle génération de petits malandros chaussés de Nike et le crâne rasé qui contrôle les allées et venues de la communauté ? ... Dans le fond, le changement le plus important est peut-être ce passage d'une forme ouverte de *malandraje* – un *malandraje* social et convivial – à cette forme fermée et dure dont le basket est le reflet le plus correct. Néanmoins, ce nouveau *malandraje* est, comme le *malandraje* «historique» des années 60, fondé sur la roublardise – la ruse, la débrouille –, la prise de risque, l'imposition du respect de soi et l'obsession de la réputation, l'illégalité (mais toujours plus violente quand elle n'était que démonstration physique), la vitesse d'exécution qui se change parfois en la vitesse avec laquelle on est exécuté. Et toujours l'urbanité. Ces aptitudes sont celles nécessaires à l'exercice du *malandraje*, aussi bien sous sa forme «criminelle» que transposé dans le monde sans pitié du basket de rue, qui est en quelque sorte un sport de combat, même si la violence de ce combat reste généralement symbolique.

Cependant, cette *culturation violente du sport* n'est que l'un des versants du problème. Il faut y ajouter la *culturation sportive de la violence*, c'est-à-dire la façon dont les actes violents sont de plus en plus joués, moins comme du théâtre – ce qui serait une manière de *l'irréaliser* – que comme une phase de jeu particulière (mais où les «erreurs de marquage» sont bien évidemment mortels).

Dans un cas comme dans l'autre – le sport déteignant sur la violence ou bien l'inverse – il s'agit d'effets de sociabilité dans lesquels la question du lien

5 Les valeurs provenant d'un *imaginaire de la mort* particulier seraient passionnantes à étudier. Nous n'en avons hélas pas encore eu le temps.

social, communaut ou *gangsta*, est centrale. Plus que le trafic de drogue ou les fusillades, le basket permet aux bandes de se laisser aller à leur penchant «naturel» pour la dépense physique et le triomphe ludique. Ce penchant, favorisé par la défaite du contrôle familial, trouve à s'exprimer à n'importe quelle heure du jour et même de la nuit, si l'éclairage est suffisant.

4. ¡ Respetame ! ...

La *malandrización* du *baloncesto* s'explique aussi par l'importance que les malandros accordent à leur réputation, une réputation qui doit beaucoup à leur potentiel sportif. Quoi qu'il en soit, bon ou pas bon au basket, il faut surtout être capable d'imposer le respect, sur et en dehors du terrrain :

> *On dit il faut faire quelque chose pour sauver ces gamins des bandes. Il faut les conscientiser ... On se trompe : ils sont parfaitement conscients, ils savent exactement ce qu'ils veulent. Ils veulent se faire une réputation.*
>
> (Alí, 29 ans, malandro, Horno de Cal, juin 1988)

Imposer le respect passe d'abord par une manière d'être très physique : à Caracas comme à New York, la casquette de base-ball aux couleurs de l'une des équipes des *Big Ligas*, voire même le bonnet de laine noir, et maintenant – face certainement à la banalisation des chaussures de sport de marques – le port de bottes de randonnées et autres Timberland, une démarche traînante et les bras ballants (genre «survivant de la polio»), sont les signes élémentaires destinés à marquer son appartenance et la radicalité de ce choix de vie violente, autant que les signes très visibles visant à imposer le respect (à savoir la peur). Le respect, c'est aussi ce que les jeunes afro-américains nomment *«the cool pose»*. *«La course au cool est une lutte de chaque instant, l'antidote aux pressions permanentes – au premier rang desquelles le racisme – qui pèsent sur la jeunesse des ghettos.»*[6]

On est respecté si l'on se fait respecter. Mais apprendre le respect de sa personne à autrui, plus que par la mode, passe en général par le P-38 et il faut

6 Th. Sotinel, *L'âge de raison du rap américain*, in : *Le Monde*, 27 janvier 1994. Les auteurs d'une étude sur la «pose cool» la définissent comme «*l'ensemble d'attitudes – dissimulation des émotions jusque dans la vie amoureuse, respect des lois imposées par le groupe, adoption d'un langage codé, recours à la violence physique à partir d'un niveau très bas de provocation – qu'adoptent les jeunes hommes noirs du ghetto. La conséquence la plus futile en est le souci d'une mode à la fois originale – par rapport à l'extérieur – et conformiste – à l'intérieur de la communauté quartier ou bande*» (R. Majors et J. Mancini Billson, *Cool Pose : The Dilemmas of Black Manhood in America*, cités dans l'article du Monde susmentionné). Ce dilemme n'est pas sans rappeler celui du malandro brésilien tel que l'a analysé Da Matta (1983).

bien reconnaître qu'au Venezuela comme aux Etats-Unis, c'est tout de même le plus souvent par le biais de leurs armes que les gangs «communiquent». Il est vrai qu'il ne faut pas mythifier l'*agir communicationnel* des gangs, car pour beaucoup de membres de bandes, à Caracas comme à Los Angeles, il s'agit quand même toujours d'abord de se faire du fric en vitesse et de garder le pouvoir dans le *barrio*. S'ils sont compris par la «société», tant mieux pour la société. Sinon, tant pis, non pas tant pour eux que pour elle ... Mais cela dit, leur vie quotidienne, c'est surtout le basket ball. Il n'est pas de jeu plus typique du *barrio* que le *baloncesto*, et de lieu plus commun aux jeunes du *barrio* que la *cancha*, le terrain/territoire des bandes «au repos». Il faut maintenant se convaincre que les gangs, moins que des associations de malfaiteurs, sont avant tout des associations sportives, et que cela tient moins à leur look et au triomphe de la symbolique *streetball* promue par Adidas ou Reebok, qu'aux fondements anthropologiques du lien qui les unit et qui est de type «sportif», ceci aussi en raison d'un certain déterminisme socio-spatial :

> *Ce qui intéresse le plus les jeunes du barrio ces temps, c'est le basket, à cause de personnages comme Jordan, et à cause de la télévison. Ce sont aussi les conditions du barrio qui influent, s'il y avait un terrain de base-ball, ils joueraient du base-ball, une piscine, ils nageraient, mais ici on n'a pu installer qu'un terrain de basket. Dans n'importe quel coin, n'importe quel angle de rue, tu peux installer un panier, et on joue alors, pour se changer les idées. S'il n'y a pas de terrain, rien pour faire du sport, alors comme ils idolâtrent le malandro qui passe avec son flingue, ils chercheront à l'imiter lui. En revanche, s'ils ont la chance d'avoir un terrain, pour le sport, ou au niveau musical, un endroit pour la musique, alors ils idolâtrent un musicien, un joueur de basket ou de base-ball. Après ça, ils font ce qui leur plaît le plus. S'ils aiment le basket, ils en font, s'ils aiment les malandros, alors ils se dédient au malandreo. Les enfants, ils suivent les traces ... Si un gamin voit un type qui tire sur un autre, il l'admire et alors tu entends, je suis machin, bang, bang, en jouant avec leurs pistolets en plastique. En revanche, s'ils voient jouer au basket, ils vont dire je suis un tel et jouer au basket, même chose s'ils le voient jouer d'un instrument. Quand on est enfant on va imiter celui qui est le meilleur quel que soit son champ d'activités. La méchanceté qu'ils mettent dans le malandraje, ils peuvent aussi bien la mettre dans le basket ...*
>
> (Nelson, 23 ans, malandro, barrio Marín, mars 1993)

5. Vitesse et précipitation des bandes et du basket

Rien ne saurait plus exaspérer le malandro que la lenteur de la vie. Il faut, pour qu'elle soit vécue, que la vie le soit à toute vitesse. C'est pour cette raison que le basket est le sport roi du barrio. Pas de temps mort, la possibilité constante de conjuguer vélocité et force en un exploit personnel, et un destin bref qui se joue sur quelques mètres carrés. Cette vitesse de la vie n'est pourtant pas synonyme d'intégration sociale pour les jeunes du barrio. Les «vitesses» sociales sont nombreuses et toutes ne permettent pas *d'arriver*.

Le terme de «société» à deux vitesses est aujourd'hui employé pour qualifier toute société moderne en crise. Cette crise est pour l'essentiel née d'une contradiction croissante entre les différents groupes sociaux confrontés de manière inégale aux changements industriels. L'une de ces contradictions concerne la différence de «vitesse culturelle», c'est-à-dire de la rapidité dans la formulation des aspirations et la satisfaction des besoins, qui est évidemment le pouvoir d'exécution. Faire face à l'urgence, ce n'est pas gérer la vitesse, c'est le contraire : c'est être *pris de vitesse* par les problèmes. C'est surtout être déporté des centres par la «force centrifuge» du système qu'implique cette vitesse des sociétés technologiques. Une telle *vitesse d'exécution* évince forcément ceux qui ne la maîtrisent pas, ceux qui n'ont pas la formation technique qui leur permettrait de la maîtriser, et qui sont toujours plus nombreux dans les métropoles où tout va de plus en plus vite. Quand on est pris de vitesse, on perd l'équilibre, on chute, on percute les autres ou, à l'inverse, on se sépare d'eux.

De cette perte de vitesse ou de maîtrise de sa vitesse, et l'agressivité qui en est le moteur, à la violence de la ville, il n'y a pas qu'un pas. Mais la logique du malandro n'est pas celle d'une personne *dépassée*. Si l'on veut comprendre la logique des gangs – qui est celle, paradoxale, de la métropole – il faut comprendre qu'ils ne participent pas d'une société lente (pauvre, dominée, invisible), mais au contraire d'une *société en accélération*, en passe de prendre de vitesse la culture de la haute technologie elle-même, puisqu'ils sont aujourd'hui capables de l'enrayer, de la bloquer, de lui nuire, de la freiner[7]. Le drame des nouveaux malandros et des bandes, c'est qu'ils ne sont plus tellement en mesure de diriger leur énergie sur un objectif extérieur au *barrio*, et c'est surtout à l'intérieur du *barrio* que leur est «permis» de laisser s'exprimer ce désir de *vida deprisa*, de *vida loca*, avec les effets violents que l'on sait. Cette vitesse, dans l'état actuel du désordre métropolitain, se transforme en précipitation, qui est la

7 Notamment en lui coûtant : coût des dégâts, primes des assurances, prix de la répression, de l'insécurité (les entreprises hésitent à investir en ces territoires instables socialement), etc., comme les événements de Los Angeles en avril 1992 l'ont montré.

vitesse moins le pouvoir, l'énergie pure sans contrôle, d'autant plus mortelle qu'elle s'enferme dans un espace réduit (Pedrazzini, 1991) :

> *Aujourd'hui c'est bandes contre bandes, les Mongols, les Termites, ceux de Horno, ceux de Marín, ceux de La Ceiba ... Certaines bandes attaquent en dehors, une banque ou des touristes. Mais la plupart ne le font pas, qui ne peuvent pas sortir du barrio, et alors tout se passe dans le barrio.*
>
> (Chipi, 21 ans, ex-pandillero, La Charneca, printemps 1991)

La ville, c'est la vitesse. Vitesse d'exécution avant toute chose, quand le délai de réflexion que vous laissent les circonstances se compte en secondes. C'est cela la précipitation : une altération de la vitesse de la ville, l'état d'urgence, la survie, la fuite ... La *précipitation sociale*, c'est perdre le contrôle de sa vitesse. Et quand on ne maîtrise plus sa vitesse, on est forcément tout près du précipice : on roule vers l'abîme, on s'y précipite, on y est précipité ... Avoir le pouvoir serait de maîtriser cette vitesse, mais dans le barrio sans pouvoir, cette vitesse de la métropole emporte les adolescents des bandes comme un torrent. C'est la logique paradoxale des gangs : ils *sont* vite, mais leur grande vitesse – comme leur «immense» pouvoir – s'inscrit dans l'espace réduit du *barrio*, et, comme des abeilles derrière la vitre, ils se cognent à des barrières invisibles et sont donc en même temps «immobiles». Ils vont très vite (*¡ deprisa, deprisa !* ...), mais en fait ne bougent pas, vivent et meurent sur place. Vivre vite sans bouger, voilà l'actuel et le vrai paradoxe du malandro[8]. Ce paradoxe, on le trouve transposé dans le basket : l'entier de ce monde où la vitesse et l'agilité sont fondamentales est littéralement enfermé dans le barrio. Le terrain n'est souvent qu'un espace résiduel, un de ces non lieux investis par manque d'alternatives par les jeunes du quartier. Parfois même, cet espace est si réduit qu'il ne permet même pas l'installation de deux paniers; d'autres fois, il s'agit en fait d'une rue et il faut s'arrêter de jouer pour laisser passer les motos ou les voitures; parfois encore, le terrain est en pente, et l'une des équipes doit jouer «à la montée» ... La ressemblance s'accentue encore entre le jeu et la condition humaine : certains «jouent à la montée», d'autres «à la descente». La démocratie est inégalitaire et la vie entière est vécue comme un match truqué.

8 Sur la vitesse et le paradoxe, voir respectivement : Virilio (1977), et : Barel (1989).

Conclusion : génie du *balonceste* et du *malandraje* sportif

Le basket ball tel qu'il est joué dans les barrios par les malandros et les gangs est une clé permettant de décrypter une métropole devenue opaque pour nos mémoires hantées du désir de transparence absolue : on nous a toujours dit qu'il fallait comprendre, analyser, expliquer et ne pas parler des choses qu'on ne connaît pas. On ne devrait donc rien dire de la métropole latino-américaine, puisque d'elle tout nous échappe, son espace et ses mécanismes sociaux. Pourtant, nous voilà en train d'en parler. Cela est possible grâce au détour par le *baloncesto* du barrio Marin, où l'équipe de basket – c'est-à-dire le gang – est à comprendre autant comme une «famille» que comme un «travail», et une «maison» (un abri, en tout cas). On comprend alors que le barrio est le lieu paradoxal d'éclosion de l'égoïsme surmoderne des classes défavorisées (où la solidarité n'aide plus à survivre) et, en même temps, de cet «anti-individualisme primaire» représenté par l'esprit du gang. «*Mange, baise et tue*», mais sauve tes copains (sans pour autant être ni sandiniste, ni guevariste, ni même zapatiste) ... En cela, le gang contribue assurément, via le basket, à une dynamique de «changement social». Ce n'est donc pas par hasard qu'on assiste aujourd'hui dans les barrios de Caracas à une conquête progressive d'un pouvoir non politique par le malandro, un pouvoir que l'on pourrait qualifier de «pouvoir au quotidien», s'exerçant, de manière réelle ou symbolique, à tous les échelons de la vie de la communauté, et largement tributaire de son statut sportif :

> *Je me suis créé ce rôle de leader dans le domaine du sport. Mais en vivant ici, il faut aussi savoir se démener dans le milieu des malandros et des gamins [des bandes]. On s'adapte à ce système. Alors, ils te voient aussi comme un leader dans le domaine du malandraje, parce qu'ils sentent un appui, et ils savent qui tu es, et que tu ne vas pas leur jouer un sale tour.*
>
> (Nelson, 23 ans, malandro, barrio Marín, mars 1993)

Si l'on veut bien considérer le malandro comme un partenaire social, on peut envisager le phénomène des bandes comme un problème soluble par les bandes elles-mêmes ou en tout cas en accord avec elles. A Caracas, il est essentiel de penser la vie avec les gangs. Car comment répondre à cette question fondamentale et insoluble, sinon dans le paradoxe : que faire d'un gang, de mille gangs ? Selon Nelson, «*aujourd'hui, les mineurs tiennent le pouvoir à 40% dans le barrio Marín*». Idéalement, il faudrait élaborer un programme d'*éducation appropriée* pour les membres des gangs (et les enfants de la rue)[9], et c'est

9 Le principe d'une éducation *appropriée* est que l'adolescent choisit les domaines qui l'intéressent en fonction des acquis *expérientiels* qui sont les siens. C'est lui qui impose le rythme, la méthode et les secteurs d'apprentissage qui lui paraissent intéressants.

pourquoi notre principale recommandation est de «garder le contact» avec les gangs. A Bogota, Caracas, Los Angeles, Madrid et New York, nous sommes ainsi quelques-uns, sociologues, économistes, anthropologues, éducateurs, musiciens, joueurs de base-ball et de basket, à croire à la possibilité de mettre sur pied un programme d'éducation appliquée aux jeunes gens habituellement laissés-pour-compte de l'instruction scolaire, et considérés comme antisociaux, au moyen d'une véritable collaboration avec les malandros, les membres des bandes et les enfants de la rue. Reste bien sûr à nous poser la question fondamentale : pourquoi donc chercher à *éduquer* les membres des gangs ? De quelle sorte d'éducation ont-ils manqué ? de quel type d'enseignement ont-ils réellement besoin ? Quelles sont les personnes indiquées pour ce genre de travail ? Et surtout, est-on bien sûr que l'éducation soit forcément une alternative à la violence ? On ne peut que tenter l'expérience, car au Venezuela, la déroute des «grands intégrateurs» Famille-Ecole-Travail a dérouté à sa suite les destins de millions d'habitants, désintégrés par la métropole, et s'il est forcé que la recherche d'une nouvelle route se fasse au prix d'une certaine violence, il est normal que ceux qui en sont victimes fassent tout pour qu'elle s'atténue.

Il faut pour cela des *terrains* d'entente et faire confiance aux génies de la rue que sont les géants vernaculaires du *baloncesto*, génies urbains, génies de la vitesse qui est la puissance de l'oubli face au malheur de la mémoire, génies métropolitains, génie collectif, génie populaire, génie du barrio.

Caracas-Lausanne, décembre 1994–février 1995

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Augé M. (1992), *Non lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil.

Barel Y. (1989), *Le paradoxe et le système*, Grenoble, PUG.

Da Matta R. (1982), Notes sur le futebol brésilien, in *Le Débat* n° 19, Paris, février.

Da Matta R. (1983), *Carnaval, héros et bandits, ambiguité de la société brésilienne*, Paris, Seuil.

Dini V. (1994), Maradona, héros napolitain, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* n° 103, Paris, juin, pp. 75–78.

Dubet F. (1987), *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard.

Fonseca C. (1984), La violence et la rumeur : code de l'honneur dans un bidonville brésilien, *Les Temps Modernes* n° 455, Paris, juin.

Gleick J. (1989), *La théorie du chaos : vers une nouvelle science*, Paris, Albin Michel.

Jazouli A. (1992), *Les années banlieue*, Paris, Seuil.

Leite Lopes J. S. et Maresca S. (1989), La disparition de «la joie du peuple» – notes sur la mort d'un joueur de football, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* n° 79, «L'espace de sports», Paris, septembre, pp. 21–36.

Leite Lopes J. S. et Faguer J.-P. (1994), L'invention du style brésilien. Sport, journalisme et politique au Brésil, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* n° 103, Paris, juin, pp. 27–35.

Pedrazzini Y. (1991), *La vie précipitée : violente, vite et vague*, Caracas et Berne, FNSRS / IU-UCV.

Pedrazzini Y. (1994), *La métropolisation du Venezuela et les barrios de Caracas*, thèse de Doctorat ès Sciences sous la direction de M. Bassand, Département d'Architecture, Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne.

Pedrazzini Y. et M. Sanchez R. (1992), *Malandros, bandas y niños de la calle : la cultura de urgencía en la metrópoli latinoamericana*, Valencia et Caracas, Vadell Hermanos Editores.

Pedrazzini Y. et M. Sanchez R. (1993), La ville américaine : Futur de nos villes ?, in : *La lettre du PIRVilles* n° 2, Paris, CNRS, octobre.

Virilio P. (1977), *Vitesse et politique*, Paris, Galilée.

Wacquant L. (1989), Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* n° 80, «L'espace de sports» – 2, Paris, novembre, pp. 34–67.

Wacquant L. (1993), Banlieues françaises et ghetto noir américain. Eléments de comparaison sociologique, in Wieviorka M. (dir.), *Racisme et modernité*, Paris, La Découverte.

Adresse de l'auteur :
Yves Pedrazzini
Institut de Recherche sur l'Environnement Construit
14, avenue de l'Eglise Anglaise
CH–1006 Lausanne